

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 octobre 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — La cathédrale de Montréal, par L. d'Arras. — Théâtres et amusements. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — La laideur. — Les sociétés secrètes en Chine, par Daniel Arnauld. — Le plus grand des amours, par Zari. — La fontaine du parricide, par le comte Galant de Lokeille. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : Bulgarie : Retour du prince Alexandre. Le prince est porté en triomphe par les officiers, à Rustchuk. — La cathédrale de Montréal. — La punition des traîtres en Chine. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGT-NEUVIÈME TIRAGE

Le vingt-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu lundi, le 4 octobre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



**D**E mon temps.

Oui vraiment.

Tout allait bien mieux qu'à présent.

Nos grands mères l'ont dit bien souvent, nos mères le pensent, et peut-être le diront nous à notre tour.

On est tenté de croire en effet que tout allait mieux autrefois, quand on entend les plaintes qui s'élèvent de toutes parts, quand on voit le travail s'organiser pour lutter contre le capital et, que partout et toujours on est assourdi de murmures et de récriminations.

Pour moi, je vous le dis franchement, je crois que tout allait aussi mal jadis qu'aujourd'hui et, sans être un grand admirateur des sottises que je vois tous les jours, si j'avais à me prononcer, je serais tenté de donner la préférence à notre époque.

C'est sans doute un effet d'habitude.

Je me suis fait aux choses modernes : les chemins de fer m'ont habitué aux accidents ; le télégraphe, aux fausses nouvelles ; les traités de paix, à la guerre ; la politique, aux mensonges ; les socialistes, à la dynamite ; les épiciers, au mauvais café ; les remèdes, à la maladie ; mes créanciers, aux réclamations ; mes débiteurs, aux oublis ; la Bourse, aux cracks ; les marchands de tabac, aux cigares infumables ; les restaurateurs, au mauvais vin ; les amis, aux trahisons ; les académiciens, à la prose indigeste ; les ministres, à l'incapacité ; les notaires, aux protêts ; les avocats, aux procès ; les huissiers, aux saisies ; les hôteliers, aux poisons ; la lumière électrique, à l'obscurité ; les pompiers, aux incendies ; les gardiens de la paix, aux coups de revolver .....

Vous pouvez ajouter cent lignes.

Bref, tout compte fait, il me serait très pénible de renoncer à toutes ces vieilles habitudes, pour en contracter d'autres qui ne me procureraient peut-être pas autant de jouissances.

Et puis, je le répète, on n'était pas plus heureux, il y a deux ou trois cents ans, que de nos jours.

\*.\* En feuilletant hier notre histoire, mon attention a été attirée par le passage suivant.

C'est un extrait d'une lettre du marquis de Denonville, alors gouverneur de la Nouvelle-France :

"Je dois rendre compte à monseigneur, écrivait-il au ministre, en 1686, de l'extrême pauvreté de plusieurs familles, qui sont à la mendicité, toutes nobles ou vivant comme telles. La famille de Saint-Ours est à la tête. Il est bon gentilhomme du Dauphiné, (il était parent du maréchal d'Estades), chargé d'une femme et de dix enfants. Le père et la mère me paraissent dans un véritable désespoir de leur pauvreté. Cependant les enfants ne s'épargnent pas, car j'ai vu deux grandes filles couper des blés et tenir la charrue."

M. de Denonville cite plus loin, les Linctot, les d'Aillebout, les Dugué, les Boucher, les Chambly, les d'Arpentigny, les Tilly. La femme et la fille de ce dernier labouraient aussi la terre.

Vous voyez que la situation n'était pas bien gaie parfois, mais que le courage des femmes était à la hauteur de l'épreuve et que les mains les plus nobles ne reculaient pas devant le travail.

Il est bon de rappeler ces choses afin de prouver une fois de plus que le bon vieux temps que l'on vante trop souvent, comme une époque d'abondance et de richesses, n'était pas plus doux que le nôtre.

\*.\* Alors, comme aujourd'hui, on demandait surtout des cultivateurs pour coloniser.

C'est le même marquis de Denonville qui recommandait au ministre d'envoyer de bons paysans, "qui mettent la main à la hache et à la pioche," pour ouvrir les terres.

La même idée avait du reste déjà guidé le grand Colbert dans ses projets de colonisation, mais quand, en 1663, il arriva en Canada cent cinquante nouveaux colons, on constata avec peine que la plupart étaient "des jeunes gens, clercs, écoliers ou autres de cette classe, dont la meilleure partie n'avait jamais travaillé," dit une relation de l'époque.

On voit donc que toujours on a eu grand peine à décider des cultivateurs français à quitter leur pays pour aller s'établir au loin.

Actuellement encore, à une époque où l'agriculture souffre tellement en France, que les terres rapportent à peine deux pour cent dans certaines régions, on ne peut convaincre les fermiers qu'il serait plus avantageux pour eux de venir au Canada.

Bien que cette obstination ne soit pas faite pour nous plaire, puisque nous voyons toujours avec plaisir nos cousins d'outre-mer venir se fixer chez nous, nous aurions mauvaise grâce à les blâmer, car ils nous donnent une leçon dont nous devrions profiter et un exemple à suivre.

Le cultivateur français est attaché à sa terre, au sol, à sa patrie, et il est presque impossible de l'en arracher.

Pouvons-nous en dire autant des nôtres, quand nous constatons chaque année que des habitants vendent ou abandonnent leurs champs, pour aller véger et souvent mourir de misère dans les faubourgs de Montréal ou dans les centres manufacturiers des Etats-Unis !

\*.\* Si cela continue, il sera difficile de trouver bientôt dans toute la ville de Belfast un seul citoyen qui n'ait pas été arrêté.

La chose me semble tellement devenue à l'ordre du jour, que tous les soirs, en ouvrant les journaux, je cours aux nouvelles télégraphiques afin de voir combien on a fait d'arrestations la veille.

Quand aux têtes cassées, on ne les compte plus.

Un détail à remarquer dans les dépêches, c'est qu'après avoir relaté les troubles de la journée on annonce invariablement qu'à minuit l'ordre régnait dans la ville.

Dame ! il faut reconnaître qu'après avoir employé tout le jour à se battre, on a bien gagné de se reposer à minuit, quitte à recommencer le lendemain.

La solution du problème de la pacification de l'Irlande est toujours remise à plus tard, par suite de l'obstination de l'élément anglais.

Comme Hernani à don Carlos, il dit à l'Irlandais :

... La race, en moi, poursuit en toi la race !

Mais Hernani était proscrit, était traqué partout, et Charles Quint eut le courage d'être clément.

Là-bas les rôles sont renversés, mais la haine est plus terrible encore !

\*.\* L'oppression continue, sans trêve, ni relâche, a fait naître des sociétés secrètes en Irlande, comme la tyrannie des Russes en a fait surgir autrefois en Pologne, comme on en a vues en Vénétie, sous le joug autrichien, comme on en verra toujours dans tout pays opprimé.

C'est à ce propos que Sa Grandeur, Mgr Bartholomew Woodlock, évêque d'Ardagh, a adressé dernièrement un mandement à ses ouailles.

"Dieu seul, s'écrie Sa Grandeur, peut dissiper ces nuages et apaiser cette tempête. Mais exhortons notre peuple opprimé à être encore patient, tout en employant tous les moyens légaux de se protéger, et nous avertissons ses oppresseurs du compte qu'il doivent rendre à Dieu."

Elle conjure alors les fidèles d'observer la loi divine de la charité, mais les met en garde contre les principes révolutionnaires des sociétés secrètes.

"Chaque crime, dit-il, sera employé comme argument par les ennemis de l'Irlande pour refuser de lui accorder ses droits."

Ces paroles sont très justes, et c'est bien pour exploiter les fautes des Irlandais que le marquis de Salisbury les pousse à en commettre tous les jours.

\*.\* Voici une des choses les plus fortes que j'ai jamais vues.

Je vous ai dit un mot dernièrement de la formation d'une compagnie anglaise, dont le but est l'exploitation de l'île d'Anticosti, et j'ajoutais, à ce propos, que le projet était considéré par ceux qui connaissent cette terre désolée comme un attrappe nigauds des mieux réussis.

Plusieurs journaux en ont parlé et ont prévenu les personnes qui désiraient prendre des actions dans cette affaire, de prendre des renseignements positifs, avant de lâcher leurs écus.

C'était un bon conseil qu'on leur donnait gratuitement et il semble avoir été suivi, puisque des délégués ont été envoyés sur les lieux.

Mais c'est le rapport de ces explorateurs qui est curieux !

Il paraît qu'ils vont déclarer aux actionnaires de la compagnie qu'ils sont absolument satisfaits du résultats de leur visite, et que la réalité dépasse encore les déclarations du prospectus.

Ils parlent de la croissance merveilleuse de la pomme de terre dans l'île d'Anticosti, etc, etc.,

Voilà des gens bien renseignés !

Moi qui n'ai été chargé d'aucune mission, je me suis trouvé dernièrement avec un gardien de phare, un Canadien, qui vit dans l'île depuis plus de dix ans, et qui je crois, en sait plus long que ces délégués.

Il m'en a dit de belles sur l'Eldorado que veulent coloniser les cockneys !

Après tout, cela ne me regarde pas, qu'ils jettent donc leur argent à l'eau s'ils le veulent, mais, quand aux patates de l'île d'Anticosti, je ne leur conseille pas d'en manger trop.

\*.\* Un joli pays à habiter aussi, c'est l'Espagne, et en particulier Madrid, la capitale, dont le climat a été décrit en peu de mots ; "Trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer."

Les Espagnols, comme tous les autres peuples du reste, ne sont jamais contents de leur gouvernement, mais ils se distinguent des autres par leur amour des révolutions.

Je vous en signale d'ordinaire une ou deux par an, mais j'en oublie souvent.

Il vient d'en éclater encore une la semaine dernière.

Trois régiments, après avoir battu leurs officiers,